



**Rock**  
WEDDING



NALINI SINGH



# Rock Wedding

*Du même auteur  
aux Éditions J'ai lu*

Rock Addiction  
Rock Courtship  
Rock Hard  
Rock Redemption

**Chasseuse de vampires**

- 1 – Le sang des anges  
*N° 9504*
- 2 – Le souffle de l'Archange  
*N° 9677*
- 3 – La compagne de l'Archange  
*N° 9887*
- 4 – La lame de l'Archange  
*N° 10178*
- 5 – La tempête de l'Archange  
*N° 10372*
- 6 – La légion de l'Archange  
*N° 10892*
- 7 – Les ombres de l'Archange  
*N° 11083*
- 8 – L'énigme de l'Archange  
*N° 11490*
- 9 – Le cœur de l'Archange  
*N° 11831*
- Le murmure des anges  
*N° 10628*

NALINI  
SINGH

# Rock Wedding

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Luce Michel*



*Titre original*  
ROCK WEDDING

© Nalini Singh, 2016

*Pour la traduction française*  
© Editions J'ai lu, 2019

# **PARTIE I**





## Chapitre 1

Ce n'était pas un bon jour pour Abe, Sarah en avait conscience. L'anniversaire de la mort de Tessie était toujours un moment difficile à surmonter... quand bien même c'était aussi la date de leur première rencontre. La joie qu'il pouvait éprouver à ses côtés se retrouvait écrasée sous le nuage noir du deuil à l'instant où l'horloge sonnait minuit.

Sarah comprenait que Tessie passe en premier. Elle n'était pas jalouse. Comment être jalouse d'une douce enfant qui n'avait vécu que huit années ? La disparition d'un être si innocent alors que tant d'horreurs continuaient à se produire dans le monde semblait profondément injuste.

Non, Sarah ne serait jamais jalouse de la petite sœur d'Abe.

Tout ce qu'elle désirait, c'était être présente pour lui. Il avait refusé de partager sa peine avec elle lors de leur premier anniversaire de rencontre, mais cela faisait maintenant près de deux ans qu'ils étaient mariés. Il était temps qu'elle prenne le taureau par les cornes et lui fasse comprendre qu'elle serait toujours là pour lui – dans l'obscurité comme dans la lumière. Dans les bons moments comme dans les plus pénibles.

Pourquoi ne pouvait-il l'accepter ? Elle était là pour le soutenir quand il se droguait, lors de ses séjours en

cure de désintoxication et de ses rechutes. Elle était là à chacune de ces étapes, et pas une seule fois elle n'avait laissé tomber Abe – mais il ne paraissait pas s'apercevoir qu'elle serait prête à donner son sang et même à mourir pour lui.

Sarah aimait Abe avec une dévotion qui la terrifiait.

La réciproque n'était pas vraie, elle ne se faisait pas d'illusions. Ce qui ne lui posait pas de problème. Elle était capable de l'accepter – elle ne s'était jamais attendue à ce que quelqu'un d'aussi sublime ait des sentiments pour elle. Mais il la désirait et avait besoin d'elle. Et il était *merveilleux* avec elle lorsqu'il n'empoisonnait pas son corps à coup de drogues et d'alcool. Ne serait-ce que le mois dernier, il l'avait surprise en l'emmenant assister à l'enregistrement de son émission télévisée préférée. Et la manière qu'il avait de la toucher... elle se sentait précieuse.

C'était plus de joie qu'elle n'aurait cru en connaître un jour. Jamais elle n'aurait imaginé qu'on lui accorderait autant de valeur. Si seulement en retour elle parvenait à alléger sa souffrance.

Quatre ans s'étaient écoulés depuis qu'Abe et sa famille avaient enterré Tessie. La sœur d'Abe n'avait eu aucune chance de l'emporter contre l'attaque brutale de la maladie. Pour lui, cette perte restait une blessure béante.

Le monde extérieur pouvait bien penser qu'il s'était abandonné au désespoir, Sarah n'était pas dupe. Son mari était empli de *rage*. Il parvenait peut-être à la garder en lui et à n'adresser au destin qu'un cri silencieux, mais cette colère ne disparaissait jamais. Et parfois, quand elle le submergeait et qu'il ne pouvait plus la contenir davantage, il se droguait et devenait un homme qu'elle ne reconnaissait pas – et là, il s'emportait vraiment.

Meubles brisés, trous dans les murs, Sarah avait l'habitude. Mais quelles que soient l'humeur exécrationnelle qui s'emparait de lui ou la dose de poison qui courait dans ses veines, pas une seule fois Abe n'avait retourné sa furie contre elle. Il s'en prenait à la pierre et au ciment, se retrouvait avec les poings en sang et refusait qu'elle le soigne.

La dernière fois, désespérée, elle avait fait appel à David. Le batteur était venu, avait tenu tête à Abe jusqu'à ce qu'il se calme.

Elle espérait que la soirée n'en serait pas un douloureux écho. *Pourvu qu'il ne lui arrive rien ce soir.*

Le cœur serré dans le calme qui suit minuit, pieds nus, elle descendit à pas feutrés le couloir de la maison spacieuse et violemment éclairée pour ouvrir la porte de la salle de musique. Un piano à queue y trônait dans une splendeur solitaire. Le tissu qui le couvrait avait été retiré, rejeté sur un côté. Le superbe instrument luisait sous la lumière de la lune qui filtrait à travers les rideaux transparents des portes coulissantes en verre, sur la droite.

Elles étaient ouvertes, les voilages soulevés par une légère brise.

Elle fouilla la pièce du regard, à la recherche de son mari.

— Abe ? lança-t-elle.

Elle franchit le seuil menant au patio, dont la pierre était légèrement râpeuse sous la plante de ses pieds. La piscine étincelait sous le ciel nocturne, la pelouse d'un velours vert immaculé grâce aux jardiniers qui venaient chaque semaine.

Sarah aurait aimé planter son propre jardin, avec de jolies fleurs joyeuses, mais qu'y connaissait-elle, en jardinage ? Cela aurait probablement fini en un fatras embarrassant qui aurait juré avec les parterres parfaits créés par l'équipe de paysagistes, des parterres garnis

de roses bien plus élégantes et raffinées que Sarah ne le serait jamais.

Elle rabaissa l'ourlet haut de la robe or qu'elle avait portée pour le dîner ce soir-là, dîner durant lequel un Abe d'humeur sombre était resté assis en silence avant de se lever pour s'évaporer dans la nuit. Elle détourna son attention des rosiers grimpants d'un blanc de glace qui s'élevaient sur l'un des côtés de la maison pour étudier la pelouse, les arbres qui bordaient la propriété. Parfois, Abe venait se promener là, la nuit, mais elle n'arrivait pas à le repérer malgré le clair de lune.

Son cœur s'emballa.

— Abe ?

Cette fois-ci, il était sevré depuis un mois, mais s'il y avait bien une chose qui risquait de le faire chuter dans une spirale infernale, c'était l'anniversaire de la mort de Tessie.

— Abe !

Son cri résonna dans l'obscurité argentée.

Tout en se demandant s'il était parti boire en ville ou sorti avec l'un des membres du groupe, elle rentra. Elle rougit en se rendant compte qu'elle avait emporté un peu de terre à l'intérieur, et elle ressortit rapidement pour se frotter les pieds sur le paillason devant la porte. Elle se demandait parfois si elle arriverait jamais à comprendre comment être raffinée et distinguée et donner l'impression d'appartenir au monde d'Abe.

Pas l'univers glamour et impitoyable d'une rock star. Là, elle pouvait faire illusion.

Non, c'était le monde de la famille Bellamy qui lui donnait le sentiment d'être perdue. Un monde où on avait fréquenté les universités de la Ivy League<sup>1</sup>, où

---

1. Groupement des plus prestigieuses universités nord-américaines. Ces établissements privés et réputés attirent chaque année les meilleurs étudiants du pays. (N.d.T.)

on jouissait de fortunes bâties depuis des générations, où on utilisait un vocabulaire qu'elle avait seulement lu dans les romans qui avaient été ses amis tout au long de sa vie. Au moins, comme elle lisait tant, elle comprenait ces mots même si les prononcer était hors de sa portée. C'était déjà ça.

Un jour, alors qu'elle avait osé mentionner ce qui l'agitait au plus profond d'elle-même, Abe avait secoué la tête, dérouteré.

— Sarah, tu es parfaite. Intelligente et belle.

Il l'avait attirée contre son corps chaud en passant le bras autour de sa nuque.

— Je n'ai pas non plus un diplôme de snob, tu le sais. Arrête de t'inquiéter.

Elle s'était sentie mieux, sur le moment. Malgré tout, elle ne parvenait pas à suivre son conseil et à ne pas s'inquiéter. Parce que si Abe avait renoncé à être diplômé pour suivre sa carrière dans la musique, il n'en était pas moins un pianiste classique accompli, jouant de cet instrument depuis l'enfance. Et contrairement à elle, il *pourrait* rejoindre une université huppée s'il le souhaitait. Diane, sa mère, qui était fière du parcours scolaire exemplaire de son fils, l'avait mentionné à Sarah.

De tous les gens qui composaient l'univers d'Abe, Diane Bellamy était celle que Sarah admirait le plus. La mère du rockeur n'élevait jamais la voix pour attirer l'attention ; elle y parvenait par la force de sa présence et de sa grâce tranquille. Sarah désirait *tellement* être comme elle, avoir cette élégante confiance en soi et la certitude de sa place dans le monde.

Elle utilisa un Kleenex pour nettoyer la terre qu'elle avait ramenée sur le plancher rutilant, puis remit ce dernier en boule dans la poche de sa robe, une poche conçue pour accueillir son téléphone et sa pièce d'identité quand elle allait en boîte de nuit. Il n'y avait pas

grand-chose d'autre sur cette robe fourreau à paillettes – elle l'avait enfilée ce soir parce qu'elle lui donnait l'impression d'être jolie, mais surtout parce que, la dernière fois qu'elle l'avait portée, Abe l'avait prise dans ses bras pour l'embrasser follement.

— Abe ? répéta-t-elle encore, son ton emplí d'espoir commençant à trembler.

Sa gorge se noua.

Il l'avait de nouveau laissée livrée à elle-même, parti affronter ses démons seul – ou en compagnie des gens qu'il aimait vraiment. Fox, Noah et David, les membres de son groupe et ses meilleurs amis.

Sarah aurait dû se montrer reconnaissante, et elle l'était. Elle accepterait tout ce qui aiderait Abe. Elle aurait seulement... elle aurait seulement aimé qu'il ne l'exclue pas. Au lieu de quoi il s'enfermait dans sa réserve aussi infranchissable qu'un mur de briques.

Malgré tous les bons moments vécus depuis leur mariage, tous ceux où ils avaient ri, les nuits passées dans les bras l'un de l'autre, ils n'avaient jamais été aussi proches que le soir où ils s'étaient rencontrés pour la première fois.

Ce soir-là, il était seul et si éploré qu'elle n'avait désiré que le réconforter. Elle l'avait tenu contre elle, puis, plus tard, s'était offerte à lui. Elle ignorait alors que c'était l'anniversaire de la mort de Tessie. Elle savait seulement qu'il avait besoin d'elle et elle n'avait souhaité qu'une chose : donner à cet homme qui avait rendu vie à son âme. Elle avait alors conscience qu'ils ne jouaient pas dans la même catégorie, mais cela ne l'avait pas arrêtée. Elle était comme l'insecte attiré par la flamme de la bougie.

« Te voilà, avait murmuré une partie d'elle la première fois qu'il s'était adressé à elle. Je t'attendais depuis si longtemps. »

Mais l'année dernière, à cette même date, il avait passé la nuit loin d'elle. Les quatre membres de Schoolboy Choir avaient enregistré jusqu'à l'aube, permettant à Abe de traverser ces heures difficiles tandis que Sarah errait sans but dans la maison.

Elle n'avait jamais cru qu'il était possible de se sentir seule dans un mariage avant d'épouser Abe, l'homme qu'elle aimait plus que la vie même.

Les yeux brûlants, elle effleura avec précaution le piano, ne souhaitant pas laisser d'empreintes sur son vernis brillant, mais incapable de résister à sa beauté. C'était un si bel instrument. Pour autant, elle n'en avait jamais entendu le son. Abe n'avait pas une seule fois joué de ce dernier depuis qu'elle s'était installée chez lui.

Que le piano ait été réduit au silence ne lui semblait pas juste.

Elle s'installa sur le tabouret, observa les touches blanches et noires immaculées. Enfant, elle n'avait pas eu la chance de suivre des cours de musique, mais elle avait fait un réel effort pour apprendre à jouer depuis qu'elle avait épousé Abe afin d'être capable de parler avec lui de sa passion. Son professeur lui avait déclaré qu'elle était « prosaïque, mais entêtée ».

Ce qui lui convenait – elle ne rêvait pas d'être une grande musicienne.

Sa passion, c'était Abe ; la musique n'était qu'un moyen pour se rapprocher de lui.

Mais même un musicien prosaïque apprenait des morceaux plutôt complexes en un an et demi d'études intensives, au rythme de dix heures ou plus de leçons par semaine. Cela aidait à combler celles qu'elle passait sans autre compagnie qu'elle-même à la maison, sa solitude seulement brisée par la présence de la femme de ménage et du chef qui officiaient chaque jour quelques heures. Durant les semaines de tournée

d'Abe, elle demandait à son professeur de venir quotidiennement. Et il y avait aussi tous les jours où Abe enregistrerait ou travaillait à sa musique avec le groupe.

Sarah disposait de beaucoup de temps pour elle-même.

Les yeux fixés sur les touches, elle leva les mains pour les reposer immédiatement.

Le piano de Tessie. Elle le devinait sans qu'on le lui ait jamais dit. C'était évident. Il restait drapé sous ses protections toute l'année, sauf le jour de l'anniversaire de la mort de Tessie. Même si Abe n'évoquait jamais cette dernière avec Sarah, elle avait vu les photos qu'il conservait partout dans la maison, vu le sourire joyeux et le regard vif de la bien trop jeune sœur d'Abe, aux cheveux noirs crépus coiffés en d'adorables couettes.

Tessie avait été une surprise pour ses parents alors dans la quarantaine. Elle était née quand Abe avait treize ans. Loin d'éprouver du ressentiment envers cette minuscule intruse, l'adolescent l'avait adorée.

— Il était un grand frère si dévoué, avait raconté Diane à Sarah un jour qu'elles partageaient un café avant un dîner familial. Il l'appelait de sa pension pour lui raconter une histoire avant qu'elle se couche et il l'emmenait toujours en « sorties à deux » quand il rentrait passer ses vacances à la maison. Et chaque fois qu'elle lui demandait de jouer du piano, il s'exécutait. Tessie enfilait alors son petit tutu et dansait, dansait.

Sarah ne pensait pas qu'une fillette chez qui la musique provoquait une telle joie aurait souhaité que ce piano reste silencieux à jamais.

— Pour toi, murmura-t-elle.

Et elle posa les doigts sur les touches.

Le piano était parfaitement accordé.



Tout en interprétant une nocturne envoûtante, elle se fit la réflexion qu'Abe s'en assurait sûrement même s'il refusait d'y toucher. Elle souffrait physiquement pour lui, pour cet homme superbe, avec son cœur brisé et son âme couverte de cicatrices. Si seulement il...

— Tu t'imagines faire quoi, là, bordel ?

## Chapitre 2

S'arrêtant brutalement dans une cacophonie de notes, Sarah se leva si rapidement qu'elle renversa le tabouret sur lequel elle était assise.

Le pouls emballé, elle dévisageait l'homme qui se dressait à seulement une cinquantaine de centimètres d'elle.

— Abe ! Où étais-tu ? Tu ne m'as pas entendue t'appeler ?

— Éloigne-toi de ce piano.

Même durant les pires périodes où il se droguait, il ne s'était jamais adressé à elle avec une telle colère noire. Ses yeux brillaient dans la clarté de la lune, sa chemise et son jean sombres renforçant le sentiment de danger qu'il dégageait, son époux au teint d'acajou et aux larges épaules.

— Pardon, murmura-t-elle en reculant.

Elle se pencha pour redresser le tabouret.

Il ne l'aida pas, ne bougea pas, se contentant de se tenir là avec cet air froid, sévère, sur son visage à la beauté dure.

Le ventre de Sarah se serra.

— Je me disais seulement...

— Je ne t'ai pas épousée pour ton intelligence, coupait-il.

Ces mots cruels tranchèrent dans sa vulnérabilité la plus profonde, la poignardant directement dans ce

qu'elle avait gardé secret. Elle n'était qu'une fille de rien ayant abandonné le lycée, jouant à la femme sophistiquée dans cette grande maison du nord de Santa Monica, avec ses planchers brillants et ses chandeliers étincelants.

Elle cilla pour repousser la piqûre de la douleur. Abe souffrait. Elle ne se vexerait pas de ce qu'il venait de lui balancer au visage. Après tout, il ne connaissait rien de son passé. Pour ce qu'il en savait, elle avait le même niveau d'éducation que lui, et elle était née dans une banlieue normale, ennuyeuse, et ses parents tout aussi normaux avaient été tués dans un accident de voiture alors qu'elle achevait sa scolarité secondaire.

Il ne pouvait pas avoir conscience qu'il venait de la blesser profondément avec ce qu'il venait de lui lancer, emporté par la colère.

Se raccrochant fermement à cette pensée, elle déclara :

— Tu ne devrais pas être seul ce soir.

Elle se rapprocha de lui, posa la main sur son avant-bras chaud et musclé, sa peau semblant délicieusement plus sombre sous cet éclairage.

— Pourquoi ne parlerait-on pas de Tessie ? proposait-elle avec douceur. Pense à tous tes bons souvenirs, aux moments sympas que tu as partagés avec elle. J'aimerais la connaître aussi.

Il se dégagea pour aller se tenir juste de l'autre côté des portes-fenêtres ouvertes, le regard perdu sur l'extérieur.

— Sors d'ici.

— Abe...

Il se tourna vers elle, épaules crispées, poings fermés.

— Tu ne comprends pas, n'est-ce pas, Sarah ?

Il repoussa les rideaux afin qu'il n'y ait aucune barrière entre eux, puis lança :

— Tu n'es qu'une nana bien gaulée qui s'est débrouillée pour me faire tourner la tête quand j'étais à l'ouest. Je t'ai épousée seulement parce que tu prétendais être enceinte...

Le mépris dans son ton brisa quelque chose en elle.

— *J'étais* enceinte !

La fausse couche l'avait dévastée. Abe s'était montré alors si tendre, l'avait consolée pendant qu'elle pleurait. Il était même resté à la maison une semaine entière, et elle s'endormait entre ses bras.

Elle s'était presque sentie aimée.

Ce soir, la brutalité avec laquelle il la repoussait montrait qu'il la voyait comme une menteuse calculatrice.

— La vérité, c'est que je ne t'aime pas. Je ne veux pas partager des choses avec toi, cracha-t-il. Ton boulot consiste à être bien foutue et à te promener à mon bras quand j'ai besoin de toi. Autrement, reste hors de ma vie, putain.

Sarah, tout en luttant pour retenir ses larmes, essayait de se rappeler que c'était la peine et la rage qui s'exprimaient.

— Tu ne le penses pas.

— Sarah, bon sang.

Il vint la saisir par les bras, la soulevant presque du sol.

— Comment être plus clair que ça ? Tu es une groupe comme les autres, comme toutes celles que j'ai sautées. Tu as juste eu la chance que je sois assez stupide pour le faire sans préservatif.

Elle s'était sentie si nécessaire cette nuit-là, quand Abe l'avait emmenée dans son lit pour la première fois, si *désirée*. Après, quand il s'était endormi dans son étreinte, les traits apaisés, elle avait eu l'impression d'être utile pour la première fois de sa vie.

Elle ne le laisserait pas détruire ses souvenirs.

— C'était plus que ça. Nous sommes restés ensemble toute la nuit.

Les corps emmêlés, les cœurs battant à l'unisson.

— C'était le début de notre histoire.

Abe pencha son visage à quelques centimètres du sien.

— J'étais défoncé et tu étais disponible.

Sarah vacilla, ayant l'impression de n'être qu'une traînée, qu'un accessoire... de n'être rien.

Abe reprit la parole avant qu'elle ne puisse réagir.

— Donc, si tu veux conserver cette jolie vie que tu es parvenue à m'escroquer, reste hors de ma vue tant que je ne te signifie pas le contraire.

Il la relâcha.

— Tu n'auras qu'à écarter les jambes quand je te le demande et sourire pour les caméras quand c'est nécessaire. Voilà ce qu'est notre *histoire*.

Sarah se brisa. Elle sentit des craquelures en forme de toile d'araignée s'étendre depuis son cœur pour former des éclats de verre tranchants dans chaque recoin de son corps. Elle tremblait. Les larmes commençaient à couler sur son visage malgré ses efforts pour les retenir. Elle étudia les pupilles d'Abe, sans parvenir à en conclure s'il était ivre ou pas.

— Tu as bu, affirma-t-elle d'un ton tremblant, presque suppliant.

— J'ai l'air bourré ?

Non, effectivement. Mais son corps était si habitué à l'alcool et aux drogues qu'il était souvent difficile de juger de sa sobriété. Il était tout à fait possible qu'il soit sous l'emprise de l'alcool. Sarah tenta de s'accrocher à ça... sans y arriver. Pas face aux horreurs qu'il lui avait assénées.

Jamais il ne lui avait parlé ainsi.

Et elle sut.

Ce n'était pas seulement qu'Abe ne l'aimait pas. Il ne l'*appréciait* même pas.

Et n'avait définitivement pas besoin d'elle.

Elle n'avait aucune valeur.

Une fois encore.

Elle s'enfuit en courant de la salle de musique. Ses pleurs menaçaient de l'aveugler, mais elle se débrouilla pour rejoindre leur chambre et sortir d'un placard une petite valise. C'était une Louis Vuitton hors de prix. Elle n'en aimait pas vraiment les couleurs ou la forme. Si elle avait choisi selon ses propres goûts, elle en aurait acheté une bien moins chère au motif d'autocollants avec des noms de destinations partout. Mais la mère d'Abe n'était pas du genre à voyager avec ce genre de bagages, et Sarah s'était calquée sur elle pour ne pas commettre d'impair et ne pas embarrasser Abe.

Elle s'essuya les joues du dos des mains, alors que des larmes chaudes et humides continuaient à inonder son visage, et jeta des vêtements dans un sac. Elle n'avait pas vraiment idée de ce qu'elle emportait. Cela n'avait aucune importance. Des chaussures, il lui fallait des chaussures. Elle se rendit au grand dressing qu'elle avait passé des heures à organiser et réorganiser parce qu'elle ne parvenait pas à croire que c'était le sien, et trouva sa plus vieille et moins chère paire de baskets, qu'elle enfila.

Elle se passa l'avant-bras sur le visage et se dirigea vers l'étagère où elle rangeait ses pulls, pour les occasions où Abe souhaitait qu'elle se rende dans un endroit froid. Généralement, il ne l'emmenait pas en tournée, mais à quelques reprises, elle avait assisté à des cérémonies en rapport avec le monde de la musique dans des villes aux températures moins clémentes ; des cérémonies où il avait besoin que sa femme « se promène à son bras ».

La souffrance la plia pratiquement en deux. Elle serra les dents. Une fois la douleur passée, et alors que les larmes refusaient de s'arrêter, Sarah s'empara des pulls et les posa délicatement sur une autre étagère. Même dans ces circonstances, elle ne se résoudrait pas à traiter les beaux cachemires autrement qu'avec soin. Tout au fond, cachée dans une petite boîte, se trouvait sa cagnotte en cas de coups durs.

Abe lui avait fourni des cartes de crédit sans plafond, se fichait de ce qu'elle achetait, mais Sarah n'avait jamais été capable d'avoir pleinement confiance en l'argent dématérialisé. Donc, elle avait retiré du liquide. Si Abe ou ses comptables l'avaient remarqué, ils n'en avaient rien dit. Elle n'avait jamais tiré beaucoup. Cent dollars par-ci, deux cents par-là. Suffisamment pour qu'elle dispose de fonds propres au cas où.

En préparation de quoi ? Peut-être de ça.

Une femme qui avait conscience de ne pas être aimée ne se permettait jamais vraiment de poser ses valises.

Elle retira de la boîte les deux mille dollars qu'elle avait accumulés depuis son mariage, plaça des billets dans son soutien-gorge, d'autres dans ses baskets, d'autres enfin dans sa valise, et très peu dans son sac à main. Si on l'agressait, ses assaillants ne mettraient pas la main sur le tout. Elle emporta aussi les cartes de crédit. Quand on n'avait pas de famille, personne vers qui se tourner, se montrer fière n'était pas une option.

Et si le mari qu'elle adorait pensait qu'elle n'en avait qu'après son argent et n'était bonne qu'à écarter les jambes de temps en temps et à servir d'objet décoratif, alors autant ne pas le décevoir.

Elle ravala la nouvelle vague de tristesse qui menaçait de l'engloutir et descendit sa valise dans l'escalier, pour aller la jeter dans la Jaguar vert foncé garée devant la maison. Ce n'était pas sa voiture, mais elle l'utilisait à volonté. Essayant de ne pas penser aux leçons de

conduite qu'Abe lui avait données, ou à la fois où il s'était contenté de secouer la tête et de rire lorsqu'elle avait par accident reculé la Jaguar et embouti son SUV, elle vérifia qu'elle avait bien son sac à main avec elle, puis embraya et s'éloigna. Elle laisserait la Jaguar à un emplacement sûr quand elle aurait trouvé où s'installer et appellerait la gouvernante pour l'en informer. L'un des chauffeurs d'Abe viendrait la récupérer.

Sarah sortait peut-être d'une caravane, mais elle n'était pas une voleuse.

Sa bouche se tordit quand elle pensa aux cartes de crédit.

Abe les lui avait données, se rappela-t-elle. *J'ai tous les droits de les utiliser et de ne pas m'en sentir coupable.* Et elle n'hésiterait pas. Si son cœur était impossible à atteindre, elle le blesserait au porte-monnaie.

Les sanglots la dévastèrent.

— Arrête, s'ordonna-t-elle. Tout le monde s'en fout que tu pleures.

Personne ne s'en était jamais soucié.

Sarah n'avait aucune idée d'où elle allait, mais lorsqu'elle se retrouva devant un bon hôtel sans qu'il soit pour autant un cinq-étoiles, elle s'arrêta, se gara et se rendit d'un pas conquérant à l'accueil. On la dévisagea lorsqu'elle demanda qu'une semaine soit encaissée en avance sur sa carte de crédit, mais comme cette dernière était une black et qu'elle portait à l'évidence le nom de Sarah, qui avait sur elle une pièce d'identité, on s'inclina. Même si Abe annulait les cartes, elle aurait un endroit où rester pour sept jours.

Elle roulait elle-même son bagage jusqu'à l'ascenseur lorsque les portes s'ouvrirent et qu'un homme vêtu d'un costume de prix en sortit. Avec son visage aristocratique, sa peau dorée, ses yeux bleus et ses cheveux sombres aux légères touches argentées, il lui donna



immédiatement l'impression d'être elle-même crasseuse et petite. Il respirait l'aisance financière et la culture.

Puis ses traits se creusèrent d'inquiétude.

— Ma chère, vous avez l'air bouleversée. Que se passe-t-il ?

Sarah secoua la tête, incapable de prononcer un mot face à cette gentillesse inattendue.

— Chut, tout va bien. Laissez-moi vous aider avec votre bagage jusqu'à votre chambre.

Une fois arrivée devant sa porte, elle batailla avec sa clé magnétique. Il la lui prit des mains pour ouvrir.

Elle songea alors, un peu tard, qu'elle avait été stupide d'accorder si facilement sa confiance à un inconnu. Mais avant qu'elle ne puisse paniquer, il posa sa valise, plaça la carte sur la surface plane la plus proche, puis recula dans le couloir.

— L'hôtel dispose d'appartements à certains étages, lui expliqua-t-il. Je vis dans le penthouse.

Il sortit une carte de visite de sa poche.

— Tenez, prenez-la. Appelez-moi si vous avez besoin de quoi que ce soit.

Les doigts de Sarah se refermèrent sur le brillant noir de la carte.

— Pourquoi vous montrez-vous si attentionné ? demanda-t-elle d'une voix rauque.

— Parce que vous êtes une belle femme en détresse, et je veux jouer le rôle du chevalier dans son armure étincelante.

Son sourire hollywoodien était désarmant, et son teint hâlé ne semblait pas artificiel mais dû à une exposition au soleil savamment dosée.

— Et, ajouta-t-il, parce que j'aimerais que quelqu'un aide ma sœur si jamais elle se retrouvait dans la même situation.

Sarah se sentit de nouveau prête à pleurer, mais de soulagement cette fois-ci. C'était juste un homme gentil,

pas quelqu'un qui attendait d'elle qu'elle « écarte les jambes ». La brûlure des mots répugnants d'Abe était encore cuisante. Elle se sentait sale et utilisée.

— Merci.

— De rien.

Le sourire de l'homme s'effaça.

— Maintenant, prenez un bain, commandez un repas auprès du service en chambre, et souvenez-vous : vous pouvez m'appeler à n'importe quel moment.

Elle opina et referma derrière lui.

Puis, inconsciemment, elle attendit. Parce que si Abe était ivre ou défoncé lorsqu'il lui avait lancé tout ça, Sarah lui offrirait une chance de se racheter. Et même si elle lui ferait comprendre que cette fois-ci il devrait tout arrêter une bonne fois pour toutes, elle essaierait de lui pardonner les blessures cruelles qu'il venait d'infliger à son cœur. Peut-être n'était-ce pas l'option la plus sensée, mais Sarah aimait trop Abe pour se contenter de partir sans un regard en arrière.

Elle s'assura donc que son téléphone était chargé et veilla à ne jamais s'en séparer et de ne jamais se trouver dans une zone où il ne passait pas. Et elle patienta.

Pendant des heures. Puis des jours. Et deux longues semaines.

Les cartes de crédit fonctionnaient encore, mais au lieu de rester à l'hôtel, elle s'installa dans un appartement bien plus ordinaire, où le loyer était tel que ses voisins étaient tous des cols-bleus qui travaillaient dur, lui souriaient et lui donnaient l'impression d'être normale pour la première fois en deux ans. Ici, elle ne pouvait se rendre ridicule. Au contraire, elle était simplement elle-même, la Sarah qui n'avait pas terminé ses études secondaires mais qui était elle aussi capable de travailler dur, un col-bleu elle-même avant de rencontrer Abe.

Et elle continua d'attendre.

Le treizième jour après son départ, elle accepta l'idée qu'Abe ne l'appellerait pas, ne s'excuserait pas pour toutes les choses horribles, blessantes, qu'il lui avait assénées. L'homme qu'elle aimait de tout son cœur se fichait qu'elle soit seule dans cette immense ville, se fichait de ses larmes ou de son cœur brisé, se fichait qu'il lui manque tant qu'elle ne parvenait pas à respirer, à dormir.

« Je ne t'aime pas. »

« Ton boulot consiste à être bien foutue et à te promener à mon bras quand j'ai besoin de toi. Autrement, reste hors de ma vie, putain. »

Elle vacilla à ce souvenir, puis sortit les cartes de crédit qu'elle n'utilisait que pour se payer à manger et un toit et envisagea de méthodiquement les tailler en pièces, puis pensa qu'il pouvait bien aller se faire voir. S'il pouvait cracher sur ses rêves et la traiter comme une moins que rien, alors il méritait toute la souffrance qu'elle lui infligerait.

Elle se leva, se lava le visage, enfila sa robe préférée de tous les jours et des chaussures plates. Une fois prête, elle se lança dans une orgie de shopping sans pareil. Elle n'était pas idiote, elle avait été pauvre trop longtemps pour l'être. Elle acheta le genre de vêtements dont une femme aurait besoin si elle cherchait un emploi. Pas des robes ne laissant pas beaucoup de place pour l'imagination, parfaites pour l'épouse d'une rock star, ou celles plus formelles destinées aux cérémonies de récompenses.

Des jupes simples et des pantalons, bien coupés, des chemises de qualité conçues pour durer, des robes convenant à une journée au bureau. Elle acheta les chaussures allant avec.

Elle acheta une foutue voiture parce qu'elle en avait besoin pour se déplacer dans cette ville tentaculaire.

C'était une Mini Cooper couleur pomme d'amour, avec un toit blanc, mignonne et rapide et ressemblant bien plus à Sarah que la Jaguar qui lui avait toujours donné le sentiment d'être une imposture. Elle acheta des bijoux, non pas parce qu'elle en avait envie, mais parce que c'était un atout qu'elle pouvait mettre au coffre et vendre si nécessaire.

Elle fit des courses pour la maison, se concentrant sur des produits qui dureraient des mois, voire des années.

Elle offrit des repas à tous les SDF qu'elle voyait, doublant la mise pour ceux qui étaient adolescents.

Et elle retira du liquide aussi souvent que possible.

Les cartes finirent par ne plus marcher à son troisième jour de folies obstinées.

Elle avait alors dépensé bien assez d'argent pour espérer avoir blessé un peu Abe, mais elle avait conscience que cela ne s'approchait en rien du mal qu'il lui avait fait. Encore et encore, elle entendait les mots qu'il lui avait jetés au visage, ressentait la douleur des coups encaissés l'un après l'autre, et elle voulait qu'il se brise comme il l'avait brisée. Mais où trouver le genre de bête de combat dont elle avait besoin pour qu'Abe éprouve ce qu'elle éprouvait ?

Son œil fut alors attiré par le noir brillant de la carte de visite qu'elle avait conservée, celle de l'homme qui s'était montré si attentionné à son égard lors de cette terrible nuit. Il avait continué ensuite. Lors des deux semaines qu'elle avait passées à l'hôtel, il lui avait commandé à manger via le service de chambre, notamment des framboises et de la crème accompagnées d'une note manuscrite expliquant qu'il espérait que les fruits rendraient sa journée plus douce.

Il sonnait une fois par jour pour prendre de ses nouvelles, et lorsqu'elle lui avait appris qu'elle s'installait

dans un appartement, il avait insisté pour l'y conduire lui-même. Depuis lors, il avait gardé le contact en lui téléphonant chaque semaine. Et bien qu'il portât sur elle un regard appréciateur, il s'était toujours conduit en parfait gentleman.

Il lui donnait le sentiment d'être une femme méritant le respect. Pas une pute de bas étage qui voudrait le plumer.

Elle composa son numéro.

— Jeremy, auriez-vous dans vos relations un bon avocat spécialisé dans les divorces ? Un bien méchant ?

Une pause, puis Jeremy Vance répondit.

— J'en connais un dont le surnom affectueux est le Rottweiler. Cela ira-t-il ?

Sarah serra le ventre, durcit son cœur.

— Oui.

— Je l'appellerai pour vous, si vous le souhaitez, afin d'organiser un rendez-vous. Nous sommes amis, vous aurez ainsi plus de chances de le voir que si vous le contactez vous-même.

— Merci. J'en serais ravie.

Elle s'efforça de reprendre son souffle.

Plus jamais elle ne verserait de larmes pour Abe.

— Tout ce que vous désirez, Sarah, répondit-il d'un ton chaleureux. Souhaiteriez-vous que je vous accompagne à votre premier rendez-vous ? Vous êtes encore fragile.

Elle s'apprêtait à accepter quand elle referma la bouche. Elle était si effrayée, si seule, mais elle avait déjà connu ça par le passé, et avait survécu. Jeremy était gentil, Abe aussi l'avait été autrefois. La seule personne sur laquelle elle pouvait compter, c'était elle-même.

Comme toujours.

Chacun de ses souffles était douloureux.

— Non, répondit-elle. Merci, j'irai seule.

Et elle ferait regretter à Abraham Bellamy le jour où il s'était attaqué à une fille appelée Sarah Smith.

Une fille qui aurait autrefois tranché son propre cœur pour le déposer à ses pieds s'il le lui avait demandé.

## **PARTIE II**





## Chapitre 3

Sarah se trouvait dans le solarium de l'adorable maison à un étage qu'elle avait achetée avec une partie de la compensation qu'elle avait retirée de l'accord de divorce. Elle avait ramené les genoux à son menton, les jambes recouvertes d'un jeté de lit tricoté main qu'elle avait trouvé dans un magasin caritatif. Elle berçait son mug de café tout en observant au-delà de la vitre du solarium les marguerites qu'elle avait plantées et qui balançaient joyeusement la tête.

Cela l'avait rendue si heureuse d'acheter cette maison élégante avec ses jardins et sa clôture en métal ouvragé. Rien dans cette demeure située dans un quartier familial ne laissait deviner que sa propriétaire avait un beau-père en prison, condamné pour avoir assassiné sa femme.

Non, celle qui vivait là avait de la *valeur*.

Ce jour-là, Sarah souriait au souvenir des pensées rageuses qui l'habitaient le jour où elle avait emménagé, moins de deux ans plus tôt, un mois après que son divorce avait été prononcé. À l'époque, elle était une femme qui ne valait rien. Du moins, pas comme elle le souhaitait. Elle avait acheté et meublé ce domicile avec l'argent d'Abe. Son Rottweiler d'avocat avait largement mérité son salaire, mais au bout du compte, Sarah en avait gardé un arrière-goût amer. Parce qu'elle n'avait

jamais souhaité divorcer. Elle aurait voulu qu’Abe se batte pour elle.

Certes, il s’était battu contre ses exigences, mais jamais *pour* Sarah.

Maintenant, elle possédait cette maison et ce jardin, et ce cœur brisé qui ne s’en était jamais vraiment remis. Et une fois encore, elle était seule. Elle effleura sa joue du bout des doigts, sentant encore le bleu qui la noircissait deux semaines plus tôt.

— Je n’aurais jamais cru que Jeremy me traiterai comme ça, avoua-t-elle à Flossie. Il était si tendre, me soutenait tant auparavant. Mon cœur ne s’est jamais enflammé pour lui, mais c’était un homme bon au départ.

Son corniaud de chien, couleur chocolat, avec ses oreilles étonnamment soyeuses qu’elle adorait caresser, levait vers elle ses yeux éplorés plus sombres que sa fourrure.

— Non, dit-elle pour marquer son désaccord, si je gardais mes actifs hors de sa portée, ce n’était pas par méfiance. Cette leçon-là, c’est le divorce qui me l’a offerte.

Après le Rottweiler, elle avait engagé un autre avocat qui avait ficelé la convention du divorce de telle façon que personne d’autre qu’elle ne pouvait y toucher. Personne n’avait à lui dicter sa conduite – elle n’avait peut-être pas le bac, mais elle avait grandi dans un foyer où le compagnon de sa mère s’appropriait le peu que celle-ci gagnait.

Et bien que Jeremy ait été riche, elle n’avait jamais envisagé d’accepter son aide pour gérer ses finances. Il la lui avait proposée après le divorce, mais avait pris son refus avec bonne humeur. Pas de pression, pas de remarques sarcastiques.

— *C’était* un homme bon, insista-t-elle. Mais il a changé, tout comme moi. (La tristesse coulait dans ses

veines.) Je pense que si j'étais restée la même, ça aurait pu marcher, ajouta-t-elle.

Jeremy Vance avait secouru un oiseau blessé, s'attendant à ce qu'il en soit toujours ainsi.

Mais Sarah n'avait aucune intention de rester figée dans le temps.

Elle était devenue plus forte chaque jour qui passait, indépendante, à la tête de son entreprise. Au début, Jeremy avait fêté ses succès. Ce n'est que plus tard qu'elle avait compris qu'il ne voulait pas d'une compagne indépendante, mais seulement d'une fille perdue en quête d'aide.

Elle aurait dû partir à l'instant où elle en avait eu conscience.

Si elle était restée, c'était surtout pour le bébé.

Elle agrippa sa tasse.

Les souvenirs s'engouffrèrent dans son esprit. Elle se revoyait sortir faire des courses une semaine après avoir demandé le divorce. C'est là qu'elle avait vu le visage d'Abe étalé à la une d'un tabloïd à succès. Il avait fait la fête la veille, des groupies à moitié nues étaient collées à lui, leurs mains possessives sur son torse, une lueur suffisante dans les yeux.

Le cœur déjà brisé de Sarah avait de nouveau volé en éclats. Parce que, même s'ils en étaient alors aux premières étapes houleuses de leur divorce – à un moment où Abe refusait ne serait-ce que de signer les papiers –, elle avait gardé espoir. Elle l'avait tant aimé, mais les photos démontraient sans l'ombre d'un doute qu'il l'avait jetée comme une poubelle de la veille et était déjà passé à autre chose. La seule raison derrière son refus était que les exigences de l'avocat de Sarah le mettaient en rogne.

Jeremy s'était trouvé là pour la rattraper dans sa chute.

Il était venu la voir ce soir-là, lui avait offert des fleurs pour lui remonter le moral. Une visite par hasard, avait-il dit. À l'époque, il n'était pas venu à l'esprit de Sarah de le questionner, de se demander pourquoi il était apparu sur son seuil le jour même où les clichés d'Abe en pleine soirée avaient été publiés dans la presse. Mais, une fois encore, il n'avait montré que de la bonté envers elle. Peut-être croyait-il sincèrement être venu afin de l'aider à affronter cette situation.

Elle était alors si perdue, si apathique émotionnellement que, pour la première fois, elle ne lui avait pas résisté quand il avait tenté de l'embrasser, comme si souvent. Lorsqu'il avait cherché à aller plus loin, il aurait fallu qu'elle l'arrête. Mais elle se sentait si distante qu'il était plus facile de laisser simplement les choses suivre leur cours. Autant en finir pour pouvoir ensuite se rouler en boule avec sa peine.

Elle était alors une marionnette désarticulée dont le cœur ne battait plus.

Sauf que Jeremy n'avait pas disparu. Non, il était resté et avait affirmé vouloir construire une relation de couple avec elle. Tout ce qu'il avait entrepris donnait l'impression à Sarah d'être importante, désirée et même un peu aimée. Après une période relativement courte, il lui avait demandé si elle avait envie d'avoir un enfant avec lui. Elle en était restée bouche bée. Il lui avait alors avoué qu'il l'adorait, et puis il prenait de l'âge et ne souhaitait pas être trop vieux pour jouer avec son enfant... Sarah s'était rappelé à quel point elle avait aimé le bébé qu'elle avait perdu en cours de grossesse.

Le bébé qu'Abe l'avait accusée d'avoir inventé.

Avec le recul, elle comprenait qu'elle était alors dans un état émotionnel terrible, absolument pas apte à prendre des décisions qui changeaient ainsi le cours de votre vie. Jeremy devait le savoir, et il avait profité de sa douleur pour mieux se l'attacher. C'était si

évident maintenant, mais sur le moment, la seule pensée qui l'occupait, c'était que s'ils venaient à concevoir un enfant ensemble, il serait aimé par son père. Alors elle avait dit oui. Jeremy, dans ce domaine, ne l'avait pas déçue : il l'avait épaulée, avait même couché le futur enfant sur son testament quand elle lui avait annoncé être enceinte – ainsi, s'il lui arrivait quoi que ce soit, le petit bénéficierait malgré tout du soutien de son père.

Sarah n'était pas amoureuse de Jeremy. En revanche, à cet instant, elle avait compris qu'elle entreprendrait *tout* ce qui était possible pour que leur histoire fonctionne. Cet homme, pensait-elle, était bon. Son enfant aurait un père et une mère, une histoire dont être fier. Il ne serait pas un rebut, piétiné, frappé, abandonné par les autres.

La souffrance explosa en elle.

Parce que son précieux bébé était mort, enterré dans un lopin de terre paisible sous les ailes d'un ange gardien. Il était si beau, si parfait avec ses petits orteils et ses doigts minuscules. Et si immobile. Pas de cris, pas de souffles, une peau d'un brun morne, vide de sang. Le ventre de Sarah n'avait pas été capable de le nourrir, comme il n'avait pas été capable de retenir l'enfant conçu avec Abe.

Quand sa main se mit à trembler, elle reposa la tasse, agrippa la fourrure de Flossie tandis que sa chienne couinait et lui donnait des coups de museau.

— Je sais, Flossie, dit-elle, submergée par une vague de souffrance venue du cœur. Je devrais appeler Lola.

Sa meilleure amie ne la féliciterait pas d'avoir essayé d'affronter toute seule cette journée-là parmi toutes les autres – mais Sarah avait pleinement conscience que Lola traversait une période difficile, elle aussi.

Son amie, qui avait eu un enfant alors qu'elle n'était encore qu'une adolescente, était devenue une entrepreneuse à succès. Elle chouchoutait toujours son fils,

désormais en âge d'aller à l'université, et vivait à Los Angeles. Du moins en temps normal. Six semaines plus tôt, son père avait été victime d'une mauvaise chute. Lola s'était envolée pour Houston afin de soutenir sa mère. Elle discutait avec Sarah au téléphone au moins deux fois par semaine, et mis à part ceux qui étaient présents le soir en question, elle était la seule à être au courant que Jeremy avait frappé Sarah.

Elle avait préconisé qu'elles « fassent frire les couilles de ce salaud » et « les lui donnent à manger ».

Lola était un peu effrayante quand on faisait du mal aux gens qu'elle aimait.

Sarah lui téléphona, désireuse de retrouver le sourire malgré la douleur logée dans sa poitrine. Et elle n'appelait pas seulement Lola pour s'appuyer sur son épaule, mais aussi pour prendre de ses nouvelles. Il s'avéra que son amie avait tout autant besoin de parler.

— J'adore mes parents, dit-elle vers la fin de leur appel, ce qui n'empêche pas que j'aie hâte de te voir. Avec de la chance, cela ne sera plus très long. Papa se remet rapidement.

— Si tu dois passer plus de temps à Houston, je viendrai t'y rejoindre.

— Sarah, tu n'as aucune idée de ce que ça représente pour moi. Et ma belle, dorlote-toi aujourd'hui, ajouta-t-elle avant de raccrocher pour emmener son père à son rendez-vous médical.

Suffoquée par l'amour contenu dans cet ordre, Sarah ne put répondre que par un son inarticulé.

Elle sursauta quand la sonnette de la porte retentit une seconde après que Lola et elle eurent terminé leur conversation. Le portail était normalement infranchissable. Elle avait sûrement oublié de le verrouiller. Ce qui aurait dû l'inquiéter, mais ce n'était absolument pas le cas. Elle s'étonnait d'ailleurs de sa propre insouciance.

Flossie aboya quand on sonna de nouveau.

Elle n'alla pas répondre parce qu'elle n'avait envie de voir personne, et s'il s'agissait de Jeremy, elle risquait d'être simplement tentée de sortir pour lui balancer un coup de genou dans les parties. Elle souleva son mug, but, puis le reposa. Il fallait qu'elle s'extrait de ce fauteuil et commence à s'occuper de tout ce qui l'attendait. Elle ne pouvait pas se comporter ainsi tous les mois, à barrer le 14 de son agenda parce qu'elle était sûre qu'elle serait une épave inapte à la compagnie.

Son entreprise ne s'en était pas encore ressentie, mais cela ne tarderait pas si elle ne trouvait pas un moyen de relever la tête.

Parce que Sarah n'était dorénavant plus une inconnue. Son affaire était petite, mais florissante, avec des employés qui comptaient sur elle, tout comme ses clients.

Un éclair dans sa vision périphérique.

Elle poussa un petit cri tout en se débattant pour quitter son fauteuil... et se retrouva figée face à l'homme imposant, musclé, de l'autre côté de la vitre du solarium. Abe leva la main, dit quelque chose qu'elle n'entendit pas à travers le verre. Le piercing qu'il portait au sourcil scintillait sous la lumière de la mi-journée, le métal froid contrastant avec sa peau marron foncée et chaude. Ce bijou et sa tête rasée concentraient toute l'attention sur les lignes dures mais belles de son visage. Sarah sentit sa propre peau s'embraser, son cœur battre la chamade. Elle ne l'avait plus revu depuis cette terrible nuit au Zenith Music Festival, quatorze jours plus tôt – la nuit où Jeremy l'avait frappée.

Le coup avait été porté après qu'elle eut dit à Jérémie que tout était fini entre eux. Elle en avait conscience depuis un moment, n'était restée qu'à cause d'un sentiment de loyauté résiduelle pour l'époque où ils s'étaient rencontrés et où il s'était montré si attentionné envers

elle. En vérité, ils ne s'étaient plus touchés depuis des mois. Et rien, *rien* dans le comportement de Jeremy jusque-là n'avait laissé présager qu'il deviendrait un jour violent à son égard ; autrement, elle n'aurait jamais rompu avec lui alors qu'ils étaient seuls dans le noir.

De l'autre côté de la vitre, Abe lui indiqua du doigt la porte à l'arrière de la maison.

Elle secoua la tête, le pouls emballé.

Abe était celui qui avait tiré Jeremy en arrière. Elle ne savait même pas qu'il était dans le coin avant qu'il attrape Jérémy en poussant un grondement enragé et l'écrase contre l'un des imposants bus qui servaient de quartiers au groupe durant le festival en plein air. Elle avait aussi échangé quelques mots avec Abe plus tôt dans la soirée, après qu'il était venu la voir pendant la fête organisée pour célébrer les représentations du jour.

Elle ne s'était pas attendue à ce qu'il la cherche là, et encore moins à ce qu'il lui avait alors avoué. « Sarah, je suis désolé. J'aurais dû te le dire il y a longtemps. Je n'ai pas d'excuse sinon que je suis un connard. »

Ça, elle aurait pu le supporter. Et comme il l'avait lui-même reconnu, cette excuse venait bien trop tard et était impuissante à creuser son chemin à travers les défenses de Sarah. Puis Abe avait ajouté : « Tu es toujours la plus belle femme que j'aie jamais vue. »

Dans la mesure où elle venait juste de l'apercevoir en train de discuter avec Kathleen Devigny, nommée aux Oscars, une femme d'une beauté à couper le souffle même lorsqu'elle n'était pas en tenue habillée, les mots l'avaient frappée de plein fouet. La partie cynique de sa nature aurait pu accuser Abe de jouer de son charme, mais Abe n'était pas charmant. Ne l'avait jamais été. Il était Abe, tout simplement. Direct, honnête et violemment talentueux.

Et un homme, se rendit-elle compte cette nuit-là, qui détenait encore le pouvoir de l'atteindre.



Maintenant, depuis l'autre côté de la baie vitrée, Abe croisait les bras et écartait les jambes, les pieds plantés dans l'herbe douce qu'elle dorlotait toute l'année et pleurait quand les restrictions d'eau étaient annoncées. Mâchoire verrouillée, ses iris d'un marron profond ne lâchaient pas Sarah.

Il ne bougerait pas de là.

La jeune femme fronça les sourcils, des années de fureur contenue prenant le pas sur sa douleur dans un grondement, et elle lui présenta son majeur levé. Elle articula un silencieux « Va te faire foutre » avant de tourner les talons et de quitter le solarium.

Dix minutes plus tard, le moteur de sa voiture rugissait et elle s'élançait depuis son garage accessible de l'intérieur de la maison, laissant Abe patienter sur la pelouse.

## Chapitre 4

Elle lui avait adressé un doigt d'honneur.

Abe secoua la tête, incrédule, même si l'incident s'était produit des heures plus tôt. Sa femme, ou plutôt son ex-femme, ne se laissait pas aller à des manifestations publiques de tendresse, ne jurait pas et ne se livrait *en aucun cas* à des gestes vulgaires. Tout le temps qu'il avait connu Sarah, elle s'était montrée élégante, raffinée et pleine de retenue.

Même quand elle tentait de le convaincre d'arrêter de se droguer, même lorsque le comportement d'Abe la frustrait jusqu'aux larmes, elle n'avait jamais prononcé la moindre grossièreté. Dans ses pires moments, il avait essayé de l'y pousser, mais Sarah n'était jamais sortie de ses gonds pour lui dire d'aller se faire foutre.

Et au lit, quand il se perdait en elle, il avait tendance à se montrer vraiment vulgaire. Elle ne lui avait jamais demandé d'arrêter. Au contraire, elle réagissait à ses insanités avec chaleur, mais s'il lui demandait de répondre sur le même ton, elle devenait muette et rougissait.

Il avait toujours trouvé ça mignon – et l'avait pris comme un défi. Un jour, se disait-il, il parviendrait à ce que sa femme lui murmure des mots cochons au lit.

Son sourire s'évanouit.